

## CHAPITRE VII

### LE SULTAN EN FRANCE

J'étais sur le quai de Rabat, cette vieille ville pittoresque de la côte atlantique, quand le sultan Moulay Hafid se décida à tendre au général Lyautey, résident général de France au Maroc, les documents de son abdication.

Il avait fallu une longue lutte pour l'obtenir. En effet, bien que le sultan eût compris qu'il n'y avait pas d'autre solution pour lui que d'abdiquer et de quitter le pays, encore n'essayait-il pas de cacher son désir de marchander au dernier moment.

Cependant à la fin, la question fut réglée et au moment où le sultan mettait le pied sur l'échelle du croiseur qui appareillait pour Gibraltar« en route <sup>(1)</sup> pour la France, il donna l'acte officiel de son abdication. En échange, on lui remit un chèque de 40 000 livres sterling. C'était, dans l'esprit du gouvernement français, la dernière somme qu'il recevrait.

Le matin suivant, le croiseur ayant à bord le sultan arrivait à Gibraltar; je me trouvais là par hasard, retournant du Maroc en Angleterre, et je devais m'embarquer le même jour pour Plymouth par steamer direct. Désireux cependant de voir quelques amis personnels que j'avais dans la suite du sultan, je me rendis à bord du croiseur français pour les visiter. Je désirais, si possible, éviter une rencontre avec le sultan. En effet, quelques mois auparavant, au cours d'une audience, il avait déversé sur ma tête les torrents de sa colère déchaînée, parce que j'avais donné trop de publicité aux atrocités qu'il avait commises; il avait en effet envoyé à la torture la femme du pacha de Fez, afin de l'obliger à révéler la cachette d'un trésor imaginaire, et il avait fait couper les mains et les pieds à certains rebelles des tribus.

Je ne désirais pas que la discussion au sujet du bien fondé de ces horreurs reprît sur le pont d'un bateau français et je pris mes mesures pour éviter de provoquer l'éclat d'une colère renouvelée. Ce fut en vain, le sultan m'aperçut au moment où je montais à bord et, se précipitant sur moi, il m'embrassa de la plus cordiale manière et déclara que, si je ne consentais pas à l'accompagner en France, il refuserait d'aller plus loin et ne sortirait pas des eaux anglaises. La situation était difficile.

Le sultan, toujours neurasthénique, souffrait apparemment d'une grande tension nerveuse, accrue par les malaises qu'il avait endurés pendant une dure traversée sur un bateau renommé pour rouler beaucoup.

Un rapide conciliabule fut tenu par les autorités françaises qui accompagnaient l'ex-sultan pendant son voyage en France. Mon plan était déjà arrêté, ce n'était pas facile de le changer au dernier moment, mais le sultan insistait.

Les autorités françaises, appréhendant certaines difficultés, me prièrent de changer mon programme et d'aller en France, ce à quoi je consentis finalement.

---

<sup>1</sup> En français

Le sultan, calmé, n'offrit plus de résistance pour continuer son voyage et, à midi, nous étions en route pour Marseille.

Voici ce qui avait impressionné le sultan. Il avait les nerfs à fleur de peau et quand il avait été à bord d'un bateau de guerre, il avait cru qu'il était en état d'arrestation, et qu'on allait l'enfermer en France. Alors il avait désiré avoir avec lui quelques citoyens anglais qui pussent témoigner et à l'occasion protester en cas d'internement. Naturellement aucun projet de ce genre n'était venu à l'esprit du gouvernement français. Le sultan avait abdicqué et, pour des raisons politiques, il était désirable qu'il s'absentât du Maroc pendant le temps nécessaire à la proclamation et à l'installation du nouveau sultan, car il était possible, tant que Moulay Hafid resterait au Maroc, qu'une opposition se produisît contre Moulay Youssef. Deux jours plus tard, Moulay Hafid débarquait à Marseille où il fut officiellement reçu. Le quai était pavoisé de drapeaux, il y avait une escorte de cavalerie et la musique militaire égayait la scène.

A Gibraltar, le croiseur français avait été abandonné pour un plus grand et un plus confortable bateau de la compagnie *P. and O.* A bord de ce steamer, en route pour l'Australie, il y avait une troupe de music-hall et ils eurent la bonne pensée de donner une représentation en l'honneur du sultan.

La mer était calme, la nuit douce, et après dîner la représentation eut lieu : chants, danses et quelques jongleries.

Il y eut aussi spectacle au salon où une très charmante et très habile pythonisse réussit quelques trucs étonnants. Le sultan et sa suite furent ravis, mais leur émerveillement fut à son comble quand la charmante jeune femme remplit un grand nombre de verres avec des boissons variées tirées d'une théière truquée.

Comme nous sortions du salon, un des plus importants personnages de la suite du sultan murmura à mon oreille : - Combien pensez-vous que la jeune dame vendrait sa théière.

Je répondis naturellement qu'avec toutes les richesses du monde on ne pourrait acheter un ustensile si étonnant. Mon ami fut désappointé, il aurait aimé certainement voir à portée de sa main un vase dont il aurait pu tirer à chaque instant le breuvage désiré. Cela aurait été si commode en voyage ! ajoutait-il en soupirant.

Le séjour de Sa Majesté à Marseille se passa sans incident. Les visites aux autorités, un gala au théâtre, des excursions aux endroits intéressants remplirent les jours. Cependant au dîner, à demi officiel, qui lui fut offert le soir de son arrivée, il y eut un petit accident. Le gérant de l'hôtel s'approcha très troublé du haut fonctionnaire de la police chargé d'assurer la sécurité du sultan et lui parla à l'oreille. Peu de temps après, je reçus un billet m'invitant à quitter la table un instant pour recevoir une communication dans la chambre voisine.

Là je fus informé que pendant le repas les petits esclaves noirs du sultan avaient trouvé dans sa chambre à coucher un gros sac de pièces de 5 francs et s'amusaient à les jeter dans la rue, où la foule se les disputait.

La Cannebière était embouteillée, tout trafic était arrêté et plusieurs personnes blessées avaient déjà été portées à l'hôpital; mais les petits diables noirs refusaient de cesser leurs divertissements jusqu'à ce qu'ils en aient reçu l'ordre de leur seigneur et maître.

Cet ordre, l'auteur eut vite fait de l'apporter et arrivant sur la scène de leur exploit, il leur infligea un châtement qui fit disparaître les petits diables dans leur lit.

Pendant le dîner, la nouvelle d'un sérieux combat au Maroc avait été publiée par les journaux. Bien que le Protectorat français eût été proclamé, l'anarchie régnait encore dans plusieurs régions. Mais l'ex-sultan n'avait jamais été populaire en France, peut-être avec quelque raison. Il avait détrôné son frère, dont les sentiments d'amitié pour la France étaient connus et appréciés et il avait réussi grâce à une politique franchement hostile de la France.

Ses tribus et même ses troupes avaient combattu les troupes françaises pendant la campagne de Chaouia en 1907-1908 et, durant les quatre ans qu'il était resté sur le trône, il avait fait l'impossible pour permettre l'intervention de l'Allemagne au Maroc.

Il n'était donc pas étonnant que le peuple de Marseille ne montrât aucun enthousiasme pour cet hôte et l'on se plaignait que les honneurs lui eussent été rendus par le gouvernement français à son arrivée à la côte. Jusqu'à ce jour pourtant, le peuple avait prêté quelque intérêt à ses déplacements et une petite foule stationnait pour le voir là où il allait.

En tous cas, bien que la réception n'eût pas été enthousiaste, il n'y avait pas eu de manifestation hostile. Mais la publication de la nouvelle que les Français avaient subi de lourdes pertes dans les derniers combats souleva un sentiment de colère contre lui.

Le peuple sentait qu'il était ridicule de voir, tandis que ses soldats étaient tués au Maroc, l'instigateur de ces attaques honoré et reçu en France. Aussi quand, après dîner, l'ex-sultan rentra dans la loge décorée qui lui avait été réservée dans un grand music-hall de Marseille, il fut accueilli par des huées et des sifflets.

Pendant un instant, personne ne put s'expliquer la raison de cette démonstration hostile, car la nouvelle du combat venait seulement d'être connue, et ne nous était pas parvenue à nous qui assistions au dîner.

La manière dont cette manifestation fut calmée et changée quelques instants plus tard en une amicale réception, prouve l'habileté du commissaire de police attaché au sultan. Cela fut fait sans qu'on s'en aperçût. Un grand nombre de gens semblèrent quitter le théâtre, mais discrètement et comme s'ils le faisaient de leur plein gré, et en même temps leur place et tous les sièges vacants furent occupés. En cinq minutes, l'établissement était plein et tout d'un coup l'orchestre attaqua la Marseillaise. Le sultan se leva et toute l'assemblée se tournant vers la loge impériale cria et acclama. Ce fut très bien fait et donna l'apparence d'une manifestation spontanée.

Bien que Moulay Hafid ne fût pas du tout populaire en France, sa visite fut très remarquée et le public s'intéressa beaucoup à sa personne. Il était en fait l'homme du jour. Son portrait était dans tous les journaux et tous ses gestes étaient rapportés et lus..

Sa Majesté, qui ne s'était jamais rendu compte du danger tandis qu'il voyageait à toute allure en automobile, avait le train en horreur, et il fut difficile de le persuader de se rendre à Vichy par ce moyen <sup>(2)</sup>.

La distance était grande, le voyage en auto avec toute sa suite de diplomates, d'officiers français et de serviteurs indigènes, aurait été très difficile à organiser.

---

<sup>2</sup> Quelques jours avant le départ pour la France un train de la voie de 0,60 dans lequel se trouvait le sultan avait déraillé.

Trois jours après son arrivée à Marseille, le sultan montait dans le wagon qu'on avait spécialement accroché au train qui devait l'emmenner vers la ville d'eau à la mode. Il était visiblement très nerveux et n'en faisait pas mystère. Au moment où la vitesse augmenta, il demanda que le train stoppât et il dit qu'il irait plutôt à pied à Vichy que de continuer, mais ce fut bien pis quand, avec un sifflement perçant, le train s'engouffra sous un long tunnel, dans une obscurité qui n'en finissait plus. La peur du sultan était lamentable à voir. Il se pendait littéralement à l'officier français qui était près de lui, avec un regard terrifié. Tout ce qu'il pouvait dire était:

« - Dites-leur d'arrêter, pourquoi ne voulez-vous pas leur dire d'arrêter ?

La frayeur de ses gens était encore plus apparente; ils hurlaient et s'accrochaient les uns aux autres avec une terreur lamentable, à l'exception des petits esclaves noirs qui semblaient s'amuser beaucoup. Enfin le train sortit du tunnel dans la lumière du jour. Le sultan se redressa et dit avec un air de majesté offensée :

- Vous leur direz aimablement de ne pas recommencer.

- Je crains que cela soit difficile à éviter.

- Pourquoi ?

- Parce que la ligne doit passer sous des collines.

- Alors, que le train s'arrête, je franchirai à pied la montagne et je rejoindrai de l'autre côté la montagne.

- Mais la distance ?

- Il n'est pas question de distance. Tout est préférable à ce que je souffre.»

Cependant on réussit à le dissuader de cette entreprise, et il supporta avec un sang-froid suffisant le passage des quelques autres tunnels que nous traversâmes, bien qu'à chaque fois il exprimât sa désapprobation pour les faiseurs de chemins de fer, leurs conducteurs et particulièrement pour les fous qui construisent des tunnels.

À Vichy, une villa qui forme annexe du célèbre hôtel Majestic fut mise à sa disposition. Sa Majesté était un lève-tôt et quelquefois il faisait une promenade matinale à travers les jardins et les rues de la ville.

Une fois, pendant une de ces promenades, il acheta un petit roquet bâtard qu'un marchand de chiens ambulants conduisait au bout d'une laisse.

De retour à la ville, il fut tellement amusé des gambades du petit chien qu'il appela ses esclaves et les envoya par toute la ville pour acheter d'autres chiens.

Un de ses nègres s'aventura à lui demander comment on reconnaissait qu'un chien était à vendre, Le sultan, fort de sa récente expérience répliqua que tous les chiens qu'on conduisait au bout d'une laisse étaient à vendre, Comme naturellement les serviteurs ne parlaient que l'arabe, ils avaient reçu l'ordre d'amener les vendeurs à la villa, où le marché serait débattu.

Or les autorités municipales de Vichy avaient récemment ordonné que tous les chiens soient conduits en laisse ou muselés, si bien que, lorsque les gens du monde venaient boire leur verre d'eau matinal, au moins la moitié des dames de Vichy conduisaient de petits chiens en laisse.

J'étais en train de déjeuner quand je fus appelé en toute hâte à la villa. Par une fenêtre ouverte du

rez-dechaussée, le sultan, assis les jambes croisées sur un fauteuil, regardait d'un air embarrassé le petit jardin au-dessous plein de dames très excitées conduisant de petits chiens.

Quelques-unes pleuraient, d'autres paraissaient intéressées et curieuses, quelques autres essayaient de paraître à leur avantage, car aucune distinction sociale n'avait été faite par les esclaves chargés de rabattre toutes les vendeuses de chiens de Vichy.

- Je désire acheter tous ces chiens, disait le sultan. Mais leurs propriétaires ne semblaient avoir aucune idée commerce, car elles faisaient un terrible bruit.

La méprise était évidente. Je l'expliquai au sultan qui, poliment, s'excusa d'avoir troublé la promenade de ces dames, mais insista encore sans succès pour essayer d'acheter les chiens. Il fallut tout le tact et la diplomatie de l'auteur pour mettre fin à cette situation et ramener le calme chez les dames indignées.

Les acquisitions du sultan étaient parfois embarrassantes. Un soir, au coucher du soleil, il s'arrêta près d'une ferme à quelques kilomètres de la ville et insista pour la visiter en détail.

Dans un clos, on vit une vingtaine de ces magnifiques vaches blanches, qui font si justement la réputation de ce coin de France; l'ex-sultan décida d'acheter tout le lot et donna sa carte au fermier en disant: « Envoyez-les ce soir à cette adresse. »

Mais l'adresse qu'il avait donnée était celle du Majestic, le plus chic et le plus important palace de Vichy. Vers onze heures du soir, quand l'animation était à son comble dans l'hôtel, le gérant appela l'auteur et lui annonça l'arrivée inattendue, dans la cour de l'hôtel, de vingt-deux énormes vaches. Où elles passèrent la nuit, l'auteur ne le sait pas, mais le jour suivant on leur trouva un logement mieux approprié.

Le sultan dînait dans la grande salle à manger du Majestic. La table était très grande, car il avait toujours des invités. Elle était élevée sur une plate-forme au bout de la salle; ce qui lui permettait de voir tous les dîneurs, et les dîners de l'hôtel Majestic en pleine saison sont magnifiques.

Un soir le sultan parut distrait au dîner; ses yeux parcouraient toutes les tables avec une expression anxieuse et sympathique.

Il parlait peu et il était difficile de le faire causer.

À la fin, il demanda à voir le gérant et le très aimable et très populaire propriétaire de l'hôtel apparut aussitôt.

« - Ces gens, dit le sultan tendant la main vers la foule des personnes attablées, sont mal répartis, Beaucoup ne sont pas heureux. Laissez-nous arranger cela.

« Le vieux gentleman avec sa barbe grise n'a pas le droit de dîner avec cette belle dame qui porte un collier de perles. Il y a une terrible disproportion entre leurs âges. Elle devrait plutôt dîner avec le charmant officier que voilà (il montrait une autre table), et la noble dame, sa mère sans doute, dînerait avec le vieux monsieur. Vous devez avoir, dit-il au propriétaire, quelques égards pour le bonheur de vos hôtes.

« Voyez maintenant cette dame, et il désignait une autre table, elle est terriblement impatientée, elle tape avec sa fourchette sur un oeuf à la coque depuis une demi-heure. Elle déteste évidemment beaucoup le monsieur avec lequel elle dîne, son mari sans doute, mais elle regarde avec intérêt, je l'ai vu, le jeune homme aux moustaches cirées qui dîne seul. Allez les réunir. Son

mari ne lui a pas parlé une seule fois pendant le dîner. Elle ne lui manquera pas et, s'il se fâche, invitez cette étrange dame aux cheveux rouges qui vient d'entrer à s'asseoir à côté de lui. Elle l'occupera, je suppose, si j'en juge aux apparences. » Mais hélas, si intéressante qu'eût été l'expérience, elle était irréalisable.

Pendant les premiers jours de son arrivée à Vichy, le temps était pluvieux et nuageux, mais un jour, le soleil auguste affirma son existence avec une ardeur implacable.

La villa était tournée vers le sud-est, et à huit heures du matin, il y faisait insupportablement chaud, car le sultan refusait de fermer ses volets, aimant à voir et à être vu. Une demi-heure plus tard, il décidait de changer de logement. De l'autre côté de la rue, il y avait une charmante villa très ombragée, avec un balcon au premier étage garni de fleurs grimpantes.

Ordonnant à ses esclaves de le suivre, le sultan traversa la rue, entra dans la villa et trouva le chemin de la chambre au balcon. Elle était somptueuse et vide. Un immense lit qui visiblement avait été occupé était placé contre le mur.

Un mot de Sa Majesté et le lit fut tiré près de la fenêtre qui ouvrait sur le balcon. Puis arrangeant la couverture et les oreillers bordés de dentelles, l'ex-sultan s'accroupit sur le lit et se mit à regarder dans la rue au-dessous. La grande dame russe qui avait occupé le lit s'était un moment auparavant retirée dans le cabinet de toilette voisin pour y prendre son bain matinal. Ses ablutions terminées, mais légèrement vêtue, elle entra dans la chambre à coucher et la trouva en possession d'un prince oriental entouré de ses esclaves noirs.

La politesse du sultan était grande. Il lui souhaita la bienvenue et l'invita à s'asseoir près de lui.

Un extrême sens de l'humour chez la dame sauva la situation qui aurait pu être embarrassante et quand l'auteur, appelé en hâte, arriva, la dame, maintenant parée convenablement et son mari s'amusait de la nouveauté de l'incident.

Moulay Hafid était souvent ennuyé par les charges que lui imposaient sa position officielle. A un dîner dans une grande ville de province distante de Vichy d'au moins une journée d'auto, il fit son premier discours public en France.

Il avait une grande facilité d'élocution et parlait bien, en arabe naturellement. Ses paroles étaient immédiatement traduites. Quand, avec des larmes dans les yeux, il exposa son amour et sa gratitude pour la France, dont il avait tout fait pour anéantir l'oeuvre au Maroc, il était réellement « énorme ».

Jamais paroles ne rendirent un son plus vrai, jamais une plus profonde affection n'apparut dans la voix d'un orateur.

Pourtant, Moulay Hafid ne doit pas être trop sévèrement jugé. Il avait beaucoup appris durant son séjour en France, et il s'était sans doute rendu compte longtemps avant ce jour-là qu'il aurait été un sultan glorieux s'il avait suivi plus exactement les avis de ses conseillers français,

Mais les Allemands avaient toujours été là avec leurs intrigues et leurs insinuations, avec leurs vagues promesses et beaucoup d'argent comptant et leurs conseils d'absolutisme et de cruauté.

En une occasion où les gouvernements européens, par la voie de leurs consuls de Fez, protestèrent contre les actes de cruauté qui avaient été perpétrés, le consul allemand brillait par son absence. Berlin avait délibérément refusé de protester et son représentant à Fez avait reçu

pour instruction de dire au sultan que son gouvernement considérait que Sa Majesté avait parfaitement le droit de faire ce qu'il lui plairait, et lui conseillait de ne faire aucune attention à la protestation des consuls anglais, français et espagnols, parlant au nom de leur pays et dans l'intérêt de la civilisation. Mais heureusement l'Allemagne a payé cher ses fautes passées.

Le Maroc est un pays fermé pour elle aujourd'hui. et ses habitants y sont rigoureusement considérés comme indésirables (<sup>3</sup>).

Quel qu'ait été le succès du premier discours, ces longs dîners officiels lui déplaisaient profondément. Il les évitait tant qu'il pouvait, mais il y en avait auxquels il ne pouvait échapper. Il avait surtout pris en grande aversion les préfets, titre dont la fonction correspond à peu près à celle des « mayors » chez nous. Il lui fallait toujours s'asseoir à la droite des préfets et il se plaignait qu'ils étaient maniérés et ennuyeux. Quand le programme de son voyage dans les autres régions de la France fut établi, on lui demanda quelles villes il voulait visiter. Il était dans un de ses mauvais jours, il était silencieux et déprimé.

Il dit qu'il lui était égal d'aller n'importe où et n'importe quand.

Aucun effort ne put tirer de lui une réponse nette. Mais le fonctionnaire du ministère de l'Intérieur ne pouvait retourner à Paris sans une réponse. Enfin, pressé de donner une idée quelconque, même vague de l'endroit où il aimerait aller, l'ex-sultan répondit, excédé :

- Partout où il n'y aura pas de préfet !

Beaucoup d'autres voyageurs distingués ont dû avoir la même pensée. mais peu sans doute ont osé l'exprimer.

Jamais Moulay Hafid n'était longtemps triste. Une fois, nous fîmes une longue randonnée en automobile jusqu'à une fameuse ville d'eau et, après un déjeuner officiel, nous fîmes l'ascension d'un sommet voisin dans une sorte de funiculaire.

Dans le chemin de fer se trouvait un monsieur vêtu d'une redingote et coiffé d'un chapeau haut de forme du bon faiseur, un type de « fonctionnaire » (<sup>4</sup>) français, poli, déférent, avec un sourire de cérémonie qu'il avait dû mettre longtemps à acquérir. Parlant par le truchement d'un interprète, il expliqua à Sa Majesté qu'il était chargé par le gouvernement français de l'accompagner et de lui montrer les beautés et les localités intéressantes du paysage.

Moulay Hafid eut une réponse également polie, le remercia, mais déclara qu'il avait dans sa suite une personne connaissant très bien le pays et qui serait heureuse de donner les informations nécessaires, et en même temps il me présenta au fonctionnaire français.

Inutile de dire que je n'avais jamais approché cette région à plus de cent milles et que je n'avais aucune idée de ses beautés, de son histoire et encore moins de sa nature géologique. Cependant une chose me faisait plaisir. C'est que le sultan allait jouer une bonne farce au fonctionnaire suave et blanc ganté.

Le train partit et la rude montée commença. Moulay Hafid d'un air innocent s'assit entre le fonctionnaire et moi et demanda:

---

<sup>3</sup> En 1927, ils ont à nouveau obtenu le droit d'y commercer.

<sup>4</sup> En français.

- Quels sont ces rochers?

Avant que le guide officiel pût répondre, j'avais déjà commencé :

- Ces rochers sont de la période tertiaire et certains contiennent d'intéressants fossiles, des squelettes de mammoth ont été fréquemment trouvés ici, ainsi que des instruments de cuisine, en particulier un tire-bouchon d'homme primitif.

Le pauvre fonctionnaire, trop poli pour protester, montrait à peine son étonnement, laissant seulement couler un regard discret dans ma direction.

- Et ce bois, continuait le sultan ?

- Ce bois est celui où furent mangés par un ours les enfants qui se moquèrent d'Élie.

Cette fois le fonctionnaire fit un petit saut.

Plus loin, on rencontra sur un haut rocher ce qui était peut-être les ruines d'un hangar en bois.

- Et cela, dit le sultan ?

- Ça, dis-je, ce sont les ruines de l'arche de Noé qui vint s'échouer ici quand les mers se retirèrent.

Mais le fonctionnaire souffrait maintenant une visible torture. Il était en mission officielle et terriblement sérieux, il ne pouvait supposer qu'il s'agissait d'une plaisanterie, et il semblait croire que Moulay Hafid, l'hôte de la République française, était intentionnellement berné.

- Il est possible, commença-t-il poliment, que la tradition locale à une certaine époque ait revendiqué ce lieu comme point d'arrivée de l'arche, et de cela je ne suis pas informé, mais des faits historiques ont clairement prouvé que c'est ailleurs qu'il faut placer cet intéressant événement...

Quelques jours plus tard, un gala de l'oeuvre de Meyerbeer, Rome, fut donné en l'honneur du sultan à l'Opéra. Or, le chant au Maroc est une monotone et nasillarde répétition de mots, dits sans expression et sans gestes.

La basse dans cet opéra était un monsieur très gros, avec une voix de tonnerre qu'il accompagnait d'une mimique effrénée. Après quelques mesures récitatives de l'orchestre, sa grande voix éclata et emplit toute la salle. Le sultan ne pouvait s'imaginer que c'était là du chant et il pensait que l'exécutant subissait une intolérable souffrance, car plus il élevait la voix, plus il agitait ses bras et plus il trémoussait son énorme estomac.

Se levant soudain, Sa Majesté cria:

- Où est Je docteur V... (5) ?

Le docteur V... était un docteur anglais qui avait accompagné le sultan dans son voyage en France.

- Où est le docteur V...? Que quelqu'un aille le chercher rapidement. Il pourra peut-être lui sauver la vie.

Et avec une expression d'anxiété terrible, les yeux du sultan allaient du chanteur à la loge où il

---

<sup>5</sup> Verdon.



espérait apercevoir le docteur. Ce ne fut pas sans difficultés qu'on le persuada que le chanteur n'était pas malade, mais qu'il s'efforçait de faire plaisir à l'assemblée. Cela, il se refusa à le croire. L'ex-sultan s'ennuyait et quitta le théâtre avant la fin.

Le jour suivant, il me demanda ce qui s'était passé au dernier acte, et quand je lui eus raconté tous les malheurs survenus aux différents personnages, il répliqua: « Je suis peiné de n'avoir pu rester. J'aurais demandé au directeur de donner un meilleur dénouement à la pièce. « La jeune dame aurait dû se marier avec le soldat à la grande épée, l'aveugle aurait recouvré la vue grâce à un savant docteur et personne n'aurait été poignardé ni enterré. »

C'était peut-être aussi bien que le sultan ne fût pas resté jusqu'à la fin, car son aimable intervention aurait sans doute troublé l'atmosphère tragique de l'Opéra.